

l'ayant trouvé, le cache et, joyeux, il s'en va vendre tout ce qu'il possède et il achète ce champ. De même, le royaume des cieux est comparable à un marchand qui cherche de belles perles; ayant trouvé une perle très précieuse, il est allé vendre tout ce qu'il possédait et il l'a achetée (1). »

« Le royaume des cieux est encore comparable à un filet jeté dans la mer et qui ramasse des choses de toute sorte. Quand il est plein, on le tire sur le rivage, on s'assied et on recueille dans des vases ce qu'il y a de bon, mais on jette dehors ce qui est mauvais (2). »

« Un roi voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Quand il se mit à régler, on lui en amena un qui devait dix mille talents. Et comme il n'avait pas de quoi payer, le maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait, afin que la dette fût payée. Ce serviteur, tombant à ses pieds, le supplia en disant : « Sois patient à mon égard, et je te paierai tout. » Le maître de ce serviteur, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. En sortant, ce serviteur trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et, le prenant à la gorge, il

(1) XIII, 44-46.

2) XIII, 47 s.

le serrait, disant : « Rends ce que tu dois. » Son compagnon, se prosternant, le pria en disant : « Sois patient à mon égard, et je te paierai. » Mais il ne voulut pas, et il s'en alla le faire mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât la dette. Voyant ce qui se passait, les autres serviteurs en furent très affligés et ils vinrent avertir leur maître de tout ce qui était arrivé. Alors le maître, ayant fait venir ce serviteur, lui dit : « Méchant serviteur, je t'ai remis toute cette dette, parce que tu m'en avais prié; ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi ? » Et son maître, irrité, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère, du fond du cœur (1). »

« Le royaume des cieux est semblable à un chef de maison qui sortit de grand matin, afin d'engager des ouvriers pour sa vigne. Etant convenu avec les ouvriers d'un denier pour la journée, il les envoya à sa vigne. Sortant vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient sur la place à ne rien faire, et il leur dit : « Allez, vous aussi, à la vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. » Et ils y allèrent.

(1) XVIII, 23-35.

Sortant de nouveau vers la sixième et vers la neuvième heure, il fit de même. Et vers la onzième heure, étant sorti, il en trouva d'autres qui se tenaient là, et il leur dit : « Pourquoi restez-vous ici toute la journée à ne rien faire ? » Ils lui dirent : « Parce que personne ne nous a engagés. » Il leur dit : « Allez, vous aussi, à la vigne. » Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : « Appelle les ouvriers et donne le salaire en commençant par les derniers, jusqu'aux premiers. Et ceux de la onzième heure étant venus, reçurent chacun un denier. Les premiers, venant à leur tour, croyaient qu'ils recevraient davantage ; mais eux aussi reçurent chacun un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le maître de la maison, disant : « Ces derniers ont travaillé une heure, et tu les a rendus égaux à nous qui avons supporté le poids de la journée et la chaleur. » Mais, prenant la parole, il dit à l'un d'eux : « Camarade, je ne te fais pas tort. N'es-tu pas convenu d'un denier avec moi ? Prends ce qui te revient et t'en va. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. N'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de ce qui est à moi ? On bien es-tu jaloux, parce que je suis bon (1) ? »

(A des hypocrites, Jésus dit) : « Que vous en

(1) XX, 1-15.

semble ? Un homme avait deux fils. S'adressant au premier, il dit : « Enfant, va aujourd'hui travailler dans la vigne. » Et répondant, celui-ci dit : « Je ne veux pas »; puis, ayant eu regret, il y alla. Et s'adressant au second, le père lui dit la même chose. Celui-ci répondant, dit : « J'y vais, seigneur », et il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté du père ? » Ils dirent : « Le premier. » Et Jésus ajouta : « En vérité je vous dis, les publicains et les femmes de mauvaise vie vous devancent dans le royaume de Dieu (1). »

Jésus dit : « Le royaume des cieux sera semblable à dix jeunes filles qui, ayant pris leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux. Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq sages. Les folles, en prenant leurs lampes, n'avaient pas pris d'huile avec elles; mais les sages avaient pris de l'huile dans les burettes, avec leurs lampes. Et l'époux, s'attardant, elles s'assoupirent toutes et dormirent. Vers minuit, il y eut un cri : « Voici l'époux, allez au-devant de lui. » Alors toutes ces jeunes filles se levèrent et arrangèrent leurs lampes. Et les folles dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. » Et les sages répondirent en disant : « Il n'y en aurait pas

(1) XXI, 28-31.

assez pour nous et pour vous. Allez plutôt chez les marchands et achetez-en pour vous. » Et pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et on ferma la porte. Ensuite arrivèrent aussi les autres jeunes filles, disant : « Seigneur, seigneur, ouvre-nous. » Mais il leur répondit : « Je vous le dis en vérité, je ne vous connais pas. » Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure (1). »

Voici les textes de *Luc* qui paraissent venir de source et qui ont un caractère primitif.

Jésus étant à table chez un pharisien, nommé Simon, une femme pécheresse se mit à arroser de larmes les pieds de Jésus et à les essuyer avec les cheveux de la tête. Le pharisien se montrant choqué de ce que Jésus tolérait cela d'une pécheresse, ce dernier dit : « Il y avait deux débiteurs d'un créancier; l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante; comme ils n'avaient pas de quoi payer, il fit grâce à tous les deux. Lequel l'aimera donc davantage ? » Simon répondit : « Je pense que c'est celui à qui il a fait plus grande grâce. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. » Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme ?

(1) XXV, 1-13.

Je suis entré dans ta maison, tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds, mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. C'est pourquoi je te le dis, ses nombreux péchés sont remis, parce qu'elle aime beaucoup; mais celui à qui on remet peu, aime peu (1). »

Quelqu'un dit à Jésus : « Je te suivrai, Seigneur; mais d'abord permets-moi de dire adieu à ceux de ma maison. » Jésus lui dit : « Qui-conque, mettant la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas apte au royaume de Dieu (2). »

Jésus dit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains de voleurs qui, l'ayant dépouillé et accablé de coups, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Par hasard, un prêtre descendait par le même chemin et, l'ayant vu, il passa outre. De même un lévite, qui se trouva aussi en ce lieu, étant venu et l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain, qui passait, vint près de lui et, l'ayant vu, il fut touché de compassion; s'approchant, il pansa ses plaies, y versant de l'huile et du vin; et l'ayant mis sur sa propre monture, il le conduisit à l'hôtellerie et prit

(1) VII, 36 ss., 41-44, 47.

(2) IX, 61 s.

soin de lui. Le lendemain, tirant deux deniers, il les donna à l'hôte et dit : « Prends soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour (1). »

Quelqu'un de la foule dit à Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. » Il répondit : « Homme, qui m'a établi juge ou arbitre sur vous ? » Et il leur dit une parabole en ces termes : « Il y avait un homme riche dont la terre avait beaucoup rapporté. Et il réfléchissait en lui-même, disant : « Que ferai-je, car je n'ai pas de place pour loger mes récoltes ? » Il dit : Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai tous mes produits et tous mes biens, et je dirai à mon âme : « Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour des années; réjouis-toi. » Et Dieu lui dit : « Insensé, cette nuit même on te redemandera ta vie; et à qui sera ce que tu as préparé (2) ? »

Quelques-uns vinrent parler à Jésus des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices. Il leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de tous les Galiléens, parce qu'ils ont subi

(1) X, 30-35.

(2) XII, 13 s., 16-20.

cela ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous d'une manière semblable. Ou ces dix-huit hommes sur lesquels est tombée une tour près de Siloé et qu'elle a tués, croyez-vous qu'ils fussent les plus coupables de tous les habitants de Jérusalem ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez de la même sorte. » Et il dit cette parabole : « Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne, et il vint y chercher du fruit et n'en trouva pas. Il dit au vigneron : « Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et que je n'en trouve pas. Coupe-le. Pourquoi rend-il la terre stérile ? » Le vigneron répondit : « Seigneur, laisse-le encore cette année, pour que je creuse à l'entour et que j'y mette du fumier. Peut-être portera-t-il du fruit à l'avenir ; sinon, tu le couperas (1).

(A des adversaires, critiquant Jésus de faire des guérisons le jour du sabbat, il dit) : « Hypocrites, chacun de vous, le jour du sabbat, ne détache-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche pour les mener boire (2) ? »

Remarquant comment des invités choisissaient les premières places, il dit : « Quand tu seras invité à des noces, ne te mets pas à la

(1) XIII, 1-9.

(2) XIII, 15.

première place, de peur qu'un plus digne que toi n'ait été invité, et que celui qui vous a invités ne vienne te dire : « Fais place à celui-ci », et qu'alors tu n'en arrives, pour ta confusion, à occuper la dernière place. Mais lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place, afin que, quand celui qui t'a invité sera venu, il te dise : « Mon ami, monte plus haut. » Alors ce sera pour toi un sujet d'honneur devant tous ceux qui seront à table avec toi. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé (1). »

Et il dit à celui qui l'avait invité : « Quand tu donneras à dîner ou à souper, n'appelle pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent eux-mêmes à leur tour et ne te rendent la pareille. Mais quand tu feras un festin, invite les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles, et tu seras heureux, parce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre; car cela te sera rendu à la résurrection des justes (2). »

Jésus dit : « Qui, d'entre vous, désirant bâtir une tour, ne s'assied d'abord pour calculer la dépense, afin de savoir s'il a de quoi l'achever ? De peur que, s'il pose les fondements et

(1) XIV, 7-11. Comp. Matth. XXIII, 12.

(2) XIV, 12-14.

qu'il ne puisse achever, tous ceux qui verront cela ne se mettent à se moquer de lui, disant : « Cet homme a commencé à bâtir et il n'a pu achever ! » Ou bien quel roi, allant faire la guerre à un autre roi ne s'assied d'abord pour examiner s'il sera capable, avec dix mille hommes, de faire face à celui qui, avec vingt mille, s'avance contre lui ? Et s'il ne peut pas, pendant que celui-ci est encore loin, il envoie une ambassade et demande à faire la paix (1). »

« Quelle femme, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume la lampe, ne balaie la maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et quand elle l'a trouvée, elle convoque les amies et les voisines, disant : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. » De même, je vous le dis, il y a de la joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent (2). »

« Un homme avait deux fils, et le plus jeune d'entre eux dit au père : « Père, donne-moi la part qui me revient de la fortune. » Et il leur partagea le bien. Peu de jours après, ayant tout ramassé, le plus jeune s'en alla dans un pays lointain, et y dissipa tout son avoir en vivant

(1) XIV, 28-32.

(2) XV, 8-10.

dans la débauche. Quand il eut tout dépensé, advint une grande famine dans ce pays-là, et lui-même se trouva dans le besoin. Il alla donc s'attacher à l'un des habitants de ce pays, qui l'envoya dans ses champs garder des porceaux. Il aurait bien voulu se rassasier des cosses que mangeaient les porcs, et personne ne lui en donnait. Alors rentrant en lui-même, il dit : « Combien de gens aux gages de mon père ont surabondance de pain, tandis que moi, je meurs de faim ici ! Je vais aller trouver mon père et lui dire : « Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme un de tes mercenaires. » Et s'en allant, il vint trouver son père. Et comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut touché de compassion, et, accourant, il se jeta à son cou et l'embrassa. Le fils lui dit : « Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » Mais le père dit à ses serviteurs : « Apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau à la main et des souliers aux pieds ; amenez aussi le veau gras et tuez-le ; mangeons et réjouissons-nous (1). »

« Deux hommes montèrent au temple pour prier, l'un pharisien et l'autre publicain. Le

(1) XV, 11-23.

pharisien, debout, fit en lui-même cette prière : « O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ou bien aussi comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tous mes revenus. » Le publicain, se tenant à distance, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : « O Dieu, aie pitié de moi qui suis un pécheur. » Je vous dis que celui-ci est descendu chez lui justifié, plutôt que l'autre (1). »

(1) XVIII, 10-14 a. Des textes qui peuvent aussi venir de source, sont XI, 5-8, et XVIII, 2-5. Mais, pour la forme, ces deux paraboles restent au-dessous de toutes celles qui sont vraiment originales; et quant au fond, elles diffèrent beaucoup d'autres paroles de Jésus bien plus sûrement authentiques : Matth. VI, 25-32; VII, 7-11; Luc XII, 22-30; XI, 9-13. Si elles sont de source, il faut les ranger dans la catégorie des textes qui, tout en étant dans ce même cas, n'en sont pas moins de provenance secondaire, comme le récit de la tentation, par exemple.

DEUXIÈME PARTIE

Jésus et son ministère

Jésus et son ministère

Si Loisy nous a fourni, sur les Evangiles synoptiques, un des meilleurs commentaires, il a ajouté, dans son introduction, une série de chapitres tout aussi remarquables, dont quelques-uns ne s'occupent pas seulement du côté littéraire du sujet, mais aussi de son contenu historique. Nous songeons spécialement aux chapitres sur le caractère et le développement de la tradition évangélique, ainsi que sur la carrière et l'enseignement de Jésus (1). Ces chapitres contribueront certainement à répandre une intelligence plus saine de l'histoire évangélique, le plus souvent mal comprise, depuis les temps apostoliques jusqu'à ce jour.

Déjà dans l'Eglise primitive, on interprétait et exposait, en effet, cette histoire d'après les besoins du moment, comme cela ressort si bien de l'ouvrage de Loisy. La même chose s'est faite dans tous les siècles suivants. A partir d'un certain moment, la canonisation de nos Evangiles a sans doute arrêté les modifications de la lettre même des textes sacrés. Mais le sens

(1) I, p. 175-253.

en fut toujours subordonné à la doctrine officielle des Eglises ou des sectes et des différentes tendances ecclésiastiques. Cela s'est vu dans le catholicisme et dans le protestantisme, chez les orthodoxes et chez les hétérodoxes, parce que le sens historique faisait grandement défaut à toutes les générations passées.

Ce qu'on a généralement eu le plus de peine à admettre jusqu'à nos jours, c'est que l'eschatologie, l'idée de la fin prochaine du monde domine le ministère de Jésus et son enseignement. Un des grands mérites de Loisy, c'est d'avoir, aussi à cet égard, sauvegardé la vérité historique contre l'erreur séculaire. Déjà en 1900, invité à présenter un travail au Congrès de l'Histoire des Religions à Paris, nous avons cru devoir nous engager dans cette voie (1), comme Keim l'avait fait il y a longtemps d'une manière atténuée (2), et J. Weiss plus récemment et sans restriction (3). Nous sommes donc heureux de rencontrer en Loisy un défenseur aussi compétent de la même cause.

Mais ne le fait-il pas d'une manière excessive, et ne tombe-t-il pas dans un autre ex-

(1) Piepenbring, *Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus*, p. 12 ss., 28 ss. *Comp. Revue de l'Hist. des Religions*, XLIV, p. 73 ss., 89 ss.

(2) *Der geschichtliche Christus; Geschichte Jesu von Nazara.*

(3) *Die Predigt Jesu vom Reiche Gottes.*

trême ? Nous le pensons. Il présente positivement la carrière et l'enseignement de Jésus sous un jour tel que l'eschatologie absorbe tout ou à peu près et fausse partiellement l'image de Jésus et de sa prédication. Nous croyons donc devoir nous occuper de nouveau de ces importants sujets, afin de montrer que la méthode strictement historique permet et exige même de les envisager encore sous un autre jour. Nous espérons pouvoir ainsi compléter utilement Loisy sur certains points et le rectifier sur d'autres. Dans ce but, nous allons d'abord résumer, dans les termes mêmes de Loisy, son esquisse de la carrière de Jésus. Car tous les lecteurs n'auront pas à leur disposition l'ouvrage en question. De plus, cette esquisse nous paraît, en grande partie, fort juste et vraie et peut donc servir d'orientation sous ce rapport.

CHAPITRE PREMIER

LA CARRIÈRE DE JÉSUS D'APRÈS LOISY

La carrière de Jésus d'après Loisy (1)

La prédication de Jean-Baptiste attira Jésus, qui se fit baptiser par lui et resta ensuite quelque temps au désert. Il n'est pas certain que son baptême lui ait apporté la révélation subite de sa vocation messianique. Ce qui paraît le plus vraisemblable est que Jésus, de plus en plus préoccupé du royaume céleste, a passé quelque temps dans la solitude, poursuivi par la conscience de plus en plus nette de sa propre vocation. La captivité de Jean le porta à prendre sa place, à un titre d'autant meilleur qu'il se sentait prédestiné à la fonction de Messie.

Sa prédication ne différait pas sensiblement de celle du Baptiste. Lui aussi annonçait le prochain avènement du royaume. Mais on dut sentir, dès le début, qu'il s'attribuait, dans cet avènement, une place considérable que Jean ne se réservait pas. Son action personnelle fut plus puissante sur l'imagination populaire que celle de Jean. Puis, il n'enseignait pas seulement, mais faisait aussi des miracles, il est vrai, presque malgré lui. Il agissait avec une

(1) I, p. 203-224.

efficacité particulière sur la catégorie de malades que l'on regardait comme possédés du démon.

Sa prédication au bord du lac de Tibériade n'a duré que quelques mois, peut-être seulement quelques semaines. Mais le succès en fut considérable dans la région de Capernaüm, au point que Jésus crut opportun de s'adjoindre des auxiliaires. Il en choisit douze, parce que le royaume devait accomplir les promesses de Dieu aux douzes tribus d'Israël. Un long noviciat n'était pas nécessaire, les messagers de l'Évangile ayant surtout à dire que le royaume était proche. C'était le thème fondamental de l'enseignement donné par Jésus lui-même. La mission des apôtres fut couronnée de succès : on écouta leur avertissement ; on leur présenta des malades à guérir, et il y eut des guérisons.

Mais cette mission vint à la connaissance d'Antipas. Or, il suffisait que l'autorité fut prévenue pour être inquiète et menaçante. Jésus avait d'ailleurs déjà provoqué, en même temps que l'enthousiasme populaire, la défiance, la jalousie et l'hostilité des docteurs officiels de sa nation. Il ne connaissait, en effet, qu'un obstacle au règne de Dieu, le péché. Et au péché, il ne connaissait qu'un remède, le repentir. Celui-ci était suffisant, parce

que Dieu est un Père bon et miséricordieux. Du système de pratiques où la tradition des pharisiens avait enchaîné la vie et la piété juives, il n'était que peu ou point question. Jésus avait même des idées qui pouvaient sembler révolutionnaires, touchant le sabbat et les purifications légales. Il frayait avec les publicains et les gens de mauvaise vie, auxquels il donnait l'assurance du pardon. Il ne s'interdisait pas de critiquer la piété pharisaïque. Selon lui, la vraie religion était celle du cœur, et la vraie perfection, la charité désintéressée, sans prétention ni vanité. Antipas et les pharisiens pouvaient donc s'entendre, en un péril qui leur était commun.

Jésus n'était pas accessible à la crainte. Les menaces plus ou moins astucieuses d'Hérode ne l'effrayèrent pas plus que la haine à peine déguisée des pharisiens. Mais il sentait par ailleurs que la terre de Galilée se dérobaient en quelque sorte sous ses pas. Il n'avait pas tardé à voir que les foules qui le suivaient n'étaient point converties. Un petit nombre seulement avait adhéré sincèrement à l'Évangile. Les autres, ayant vu les miracles, attendaient le royaume sans s'y préparer autrement; et comme le royaume ne venait pas, ils inclinaient à y croire de moins en moins. La situation était

donc comme perdue, aussitôt après avoir semblé gagnée par le succès de la mission des Douze.

Jésus s'éloigne donc pour un temps de la Galilée. Il s'en va avec ses disciples vers la côte phénicienne, mais sans entrer dans les villes païennes. Le temps que les disciples passèrent ainsi avec leur Maître dans la solitude et la paix, ne fut pas perdu pour l'œuvre de l'Évangile. Dans ces jours de vie commune et intime, ils apprirent sans doute à mieux connaître Jésus et s'attachèrent davantage à sa personne. La conversation roulait sur le royaume céleste et sa venue prochaine. Jésus n'instruisait pas ses apôtres, il les entraînait avec lui vers la grande espérance qui l'attirait lui-même irrésistiblement. C'est ainsi que le rôle qui lui appartenait dans la manifestation suprême s'éclaircit aux yeux des Douze, et qu'ils se trouvèrent disposés à saluer en lui le Christ, sans qu'il eût lui-même expressément déclaré qu'il était le Messie.

La troupe évangélique revenait vers la Galilée par la vallée du haut Jourdain; elle stationnait près de Césarée de Philippe, lorsque s'échangèrent les propos qui engageaient l'avenir de tous ses membres. On parlait des opinions diverses qui avaient cours dans le peuple

galiléen au sujet de Jésus. Quant aux disciples, ils savent qu'il est le Christ, comme le proclame Pierre. Jésus confirme leur persuasion, mais il veut qu'on garde, au moins provisoirement, le secret sur ce point.

Si Jésus paraît surtout occupé du royaume, non de sa personne ou de son rôle, s'il évite plutôt de se déclarer Messie, et s'il impose à ses disciples la réserve qu'il garde lui-même, c'est qu'il n'était pas encore dans ce rôle de Messie. Il n'y avait pas de Messie tant qu'il n'y avait pas de royaume. Ce n'était pas à Jésus, mais au Père qu'il appartenait de manifester le Christ. Le Messie devait être révélé à tous dans l'avènement du royaume de Dieu. Jésus n'est encore le Messie qu'en expectative. Mais il est la personne à qui revient cette fonction : la confession de Pierre ne signifie pas autre chose. Il suffit que les amis sachent à quoi s'en tenir.

D'ailleurs, les temps semblent près de leur accomplissement. Le royaume va venir, le Christ va être proclamé. La bonne nouvelle a été annoncée en Galilée. Il convient maintenant de la porter à Jérusalem. Là est le terme assigné à la préparation du règne de Dieu ; car une Jérusalem nouvelle doit surgir à la place de l'ancienne. Jésus va s'y rendre avec les con-

fidents du grand secret qui est sur le point d'être dévoilé. Il annonce encore le royaume de Dieu dans la Pérée et même en Judée, avant de pénétrer dans la ville sainte. On aura senti de plus en plus, dans ses discours, l'imminence de la fin; le secret communiqué aux disciples transparaisait sans doute dans ses discours, les disciples eux-mêmes avaient probablement peine à le garder.

Jésus n'allait pas à Jérusalem pour y mourir, mais pour préparer et procurer, au risque de sa vie, l'avènement de Dieu. Les disciples n'étaient pas sans inquiétude. Lui-même ne se dissimulait pas le péril de sa démarche; mais il aurait cru manquer de foi et d'obéissance envers le Père céleste, en supposant que le royaume pourrait tarder encore et en se dérochant au danger par le silence. S'il était dans les desseins du Père que le Christ n'entrât dans sa gloire que par la mort, l'avènement du royaume n'était pas encore payé trop cher. Ce n'était là qu'une prévision éventuelle, non une certitude. La puissance de Dieu était plus grande que la malice des hommes. Jésus ne voyait, ne voulait voir que son idéal et son espérance. Il suivait la loi de sa vocation.

Le temps de la Pâque approchait; les pèlerins commençaient à affluer à Jérusalem; Jé-

sus s'y rend avec ses apôtres et une foule que sa prédication avait ralliée sur le chemin. La confiance avait repris le dessus dans l'âme des disciples. Toute la troupe était persuadée que le royaume des cieux allait se manifester. Il semble que Jésus lui-même ait voulu le signifier, en réalisant volontairement une partie du programme messianique tel qu'il était déterminé dans les prophéties, en préparant et faisant son entrée solennelle à Jérusalem. Aussi la consigne provisoire qui avait été donnée à Césarée de Philippe était maintenant rompue. L'heure était imminente, et la voix du peuple ne faisait que préluder à la voix de Dieu.

Les pèlerins font leur entrée à Jérusalem, et un nouvel acte messianique se produit bientôt. Jésus, venant au temple avec ses fidèles, y voit un véritable marché installé dans les parvis. Ce spectacle le choque. Jésus se mit à chasser les marchands avec leurs bêtes, et à renverser les tables des changeurs. Il fit acte d'autorité, il se comporta en maître et non seulement en réformateur.

Il allait avoir affaire aux chefs de la police du temple, c'est-à-dire aux prêtres. Ils lui demandent de quel droit il se permet d'agir ainsi en maître. Jésus fait une réponse évasive. Mais la défiance est au comble chez les prêtres, et

l'irritation commence. Si ce prophète galiléen continue à mettre le trouble au temple et dans la ville, on cherchera le moyen de se défaire de lui.

A raison de l'affluence, et peut-être aussi pour sa sécurité, Jésus passait les nuits hors de la ville; il venait pendant le jour au temple et enseignait dans les parvis. Il prêchait toujours le repentir pour le royaume des cieux, mais il prêchait avec menaces, parce que le royaume était tout proche, et que son auditoire se montrait réfractaire à sa prédication. Ni les prêtres ni les docteurs de Jérusalem n'avaient la foi simple des pêcheurs galiléens. L'enthousiasme de Jésus les laissait froids. Ils supputaient seulement les inconvénients que cette agitation pourrait avoir du côté de l'autorité romaine, la couleur messianique du mouvement et l'émotion populaire étant de nature à exciter les inquiétudes du pouvoir. Jésus parlait librement et hardiment. Il comparait Jérusalem et le peuple juif au figuier stérile, à qui le propriétaire a donné une année de répit, la dernière. Mais il n'avait pas le loisir de développer tranquillement ses paroles comme autrefois. Des docteurs venaient lui poser des questions insidieuses à seule fin de le compromettre, soit vis-à-vis du peuple, qui l'écoutait avidement.

ment, soit vis-à-vis du pouvoir romain, qui l'arrêterait, dès qu'on aurait pu le lui rendre suspect. Mais Jésus sortait victorieux de toutes ces luttes dialectiques.

De telles victoires ne pouvaient qu'accroître les haines qui s'amoncelaient autour de lui, chez les personnes dirigeantes, prêtres et scribes. C'est à ce moment, sans doute, qu'il proféra les terribles invectives contre les hypocrites qui disent et ne font pas. C'est alors aussi qu'il prononça la parole sur le temple qui devait être détruit, et que lui-même rebâtirait en trois jours. Avant qu'arrivât la fête, on en était de part et d'autre aux extrémités. La situation ne pouvait se dénouer que par un miracle ou par une catastrophe, et ce fut la catastrophe qui arriva.

Jésus n'avait pas laissé de la prévoir, mais il n'avait pas cessé non plus d'espérer le miracle, comptant toujours sur l'avènement du royaume. Il s'était retiré le soir à Béthanie, chez un certain Simon dit le Lépreux, où il prenait son repas avec les apôtres. Il sentait l'imminence du dénouement. Il prononça, selon la coutume, les paroles de bénédiction sur le pain et le vin, mais il ne dissimula pas à ses fidèles que c'était la dernière fois.

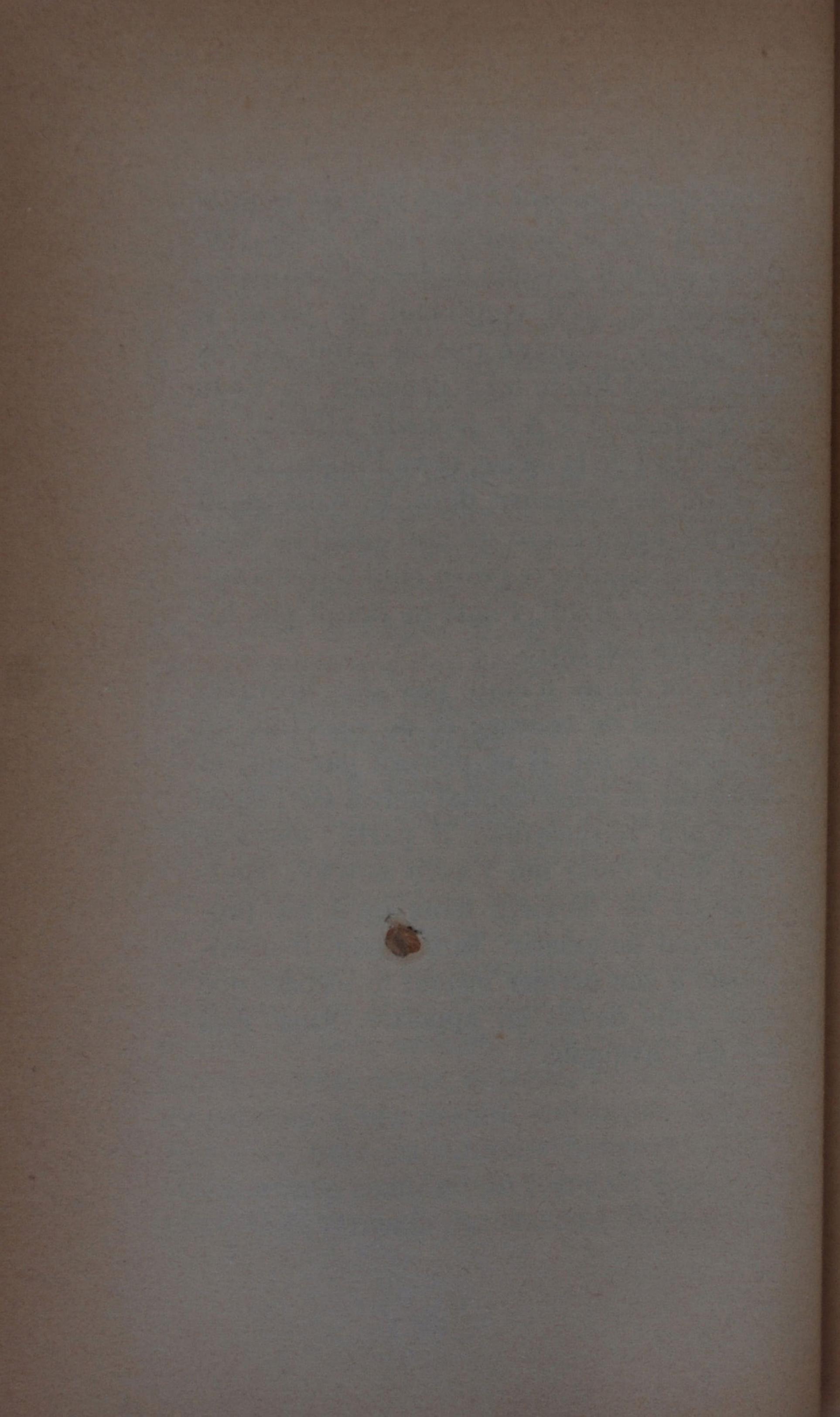
Judas, l'un des Douze, s'était abouché avec

les ennemis de son Maître. Le principal motif dut en être la désillusion. Un coup de main fut concerté dont il était l'agent principal. Sachant où l'on pouvait trouver Jésus cette nuit-là, il se chargea d'y conduire une troupe armée que les prêtres avaient recrutée parmi les gardes du temple et les gens de service. La troupe s'empara de Jésus, et, le lendemain matin, les prêtres le livraient à Pilate, venu, suivant l'usage, de Césarée à Jérusalem pour veiller au maintien de l'ordre pendant les solennités de la Pâque. Il fut sans doute convenu d'avance que l'on dénoncerait simplement Jésus à l'autorité romaine en qualité de perturbateur et faux Messie.

Le silence de Jésus devant Pilate faisait la partie belle aux accusateurs. Si Jésus se tait, ce n'est pas uniquement par dédain pour des adversaires passionnés, ou par suspicion à l'égard du juge, c'est parce qu'il n'y a pas d'explication possible, c'est parce que la situation est sans issue. Car Jésus n'aurait pu nier sa propre mission; et cette mission, telle qu'il la voyait, encore à cette heure critique, ce n'était pas l'institution d'une société spirituelle, compatible avec tous les pouvoirs humains; c'était l'instauration complète du règne de Dieu, à la place de la tyrannie des hommes. Jésus a tou-

tefois parlé enfin devant Pilate. Il a pu se taire quand on a répété la parole qu'il avait prononcée au sujet du temple, ou bien même quand on a prétendu qu'il empêchait de payer le tribut à César, supposé que ce grief ait été formulé. Quand Pilate lui a demandé : « Es-tu le roi des Juifs ? » il a répondu affirmativement. En l'état de la cause, et vu l'impossibilité où il était de discerner dans le mouvement évangélique autre chose qu'une agitation dont le résultat nécessaire et prévu était le renversement de l'ordre établi, Pilate ne devait pas hésiter à rendre son arrêt.

L'aveu de Jésus n'était pas une bravade, c'était un acte de courage et de sincérité, un dernier acte de foi. Il ne pouvait pas nier, et le silence sur ce point capital aurait été l'équivalent d'une rétractation. Il parla, toujours confiant dans Celui qui l'avait envoyé. Peut-être sont-ce les derniers mots qu'il ait prononcés avant de mourir. Sans doute, il attendait jusqu'à son dernier instant le secours que la mort seule devait lui apporter. Ainsi finit le rêve de l'Évangile.



CHAPITRE II

PREMIÈRE PÉRIODE DU MINISTÈRE
DE JÉSUS

Première période du ministère de Jésus

Si maintenant nous voulons exposer le ministère de Jésus tel qu'il nous apparaît, il faut d'abord y marquer deux périodes bien distinctes. Loisy donne l'indication voulue pour cela, en disant avec raison : « Jésus ne s'est avoué Messie, même devant ses disciples, qu'à une période assez avancée de son ministère, et il a évité de se donner comme tel en public pendant toute la période de la prédication galiléenne (1). » Cette déclaration repose sur une notice très importante et, sans aucun doute, historique du proto-Marc (2), tandis que notre Marc fait proclamer Jésus Messie dès son baptême et le début de son ministère (3). Et comme la notice en question se place vers la fin, il faut dire que, pendant la plus grande partie de son activité publique, Jésus n'a jamais parlé de sa messianité, et qu'il est indiqué d'en faire d'abord complètement abstraction, quand on veut suivre le développement historique de sa carrière.

(1) I, p. 192.

(2) Marc VIII, 27-30.

(3) I, 11, 24 ; II, 10, 28.

Malgré cela, Loisy expose celle-ci comme si elle avait été surtout inspirée et complètement dominée par la conscience messianique de Jésus (1). S'il en était réellement ainsi, il faudrait l'établir par des preuves solides et expliquer comment et pourquoi Jésus a pu et dû croire à sa messianité en commençant son ministère. Loisy se contente de dire que les difficultés rencontrées par lui dans la suite, « auraient plutôt suggéré le doute que la certitude à l'égard du grand avènement (2) ». Mais avant de rencontrer des difficultés, Jésus eut de grands succès. Loisy passe là-dessus avec trop de rapidité. C'est une première lacune, qui amène notre auteur à présenter la carrière de Jésus sous un faux jour.

Une autre raison sans doute qui a porté Loisy à penser que Jésus avait conscience de sa messianité dès le début de son ministère, c'est qu'il réduit la plus grande période de celui-ci à quelques mois ou à quelques semaines seulement et ne s'y arrête guère (3). Il n'y a donc pas là de place pour la moindre évolution, et Jésus a dû arriver « tout formé pour son rôle », quand il a commencé à prêcher (4). C'était là

(1) Voir surtout I, p. 207, 213, 409.

(2) I, p. 212.

(3) I, p. 207-211.

(4) I, p. 212 s.

sans doute la pensée de nos évangélistes ; car tous supposent que Jésus a agi en Messie dès le début de son activité. Mais Loisy, avec les meilleures critiques, n'admet pas l'authenticité des textes qui servent de base à cette opinion. Outre cela, on croit généralement que le ministère de Jésus a duré au moins un an, et cela pour des raisons fort sérieuses, qui n'ont pas été réfutées par Loisy. Or, dans un tel laps de temps, un homme qui exerce une action publique incessante et qui ne rencontre pas seulement des adhérents, mais aussi beaucoup de contradicteurs et même une vive opposition, comme Jésus, peut fort bien, sous l'influence des circonstances, modifier sa pensée ou son attitude. Le point de vue auquel Loisy se place à cet égard avec la théologie traditionnelle, sans en admettre les prémisses, est donc très contestable.

Il est, au contraire, certain que plus d'une évolution eut lieu dans le ministère de Jésus. Il ressort du proto-Marc que, jusqu'à la fin, Jésus fut souvent entouré de grandes foules, qui lui étaient profondément attachées, en sorte que, à Jérusalem encore, les chefs du peuple juif furent d'abord empêchés de mettre à exécution les projets hostiles qu'ils ourdissaient

contre lui (1). Il eut donc de véritables succès dans toutes les périodes de son ministère. Il était aussi, pendant quelque temps, très heureux de son activité. Celle-ci lui procurait à lui-même de la joie et de la satisfaction, produisait sur les autres une profonde impression et le faisait considérer comme un personnage sur qui l'on pouvait fonder les plus grandes espérances (2). Par suite, la prédication de Jésus en Galilée a dû avoir une durée assez longue et plus de résultats que Loisy n'admet (3). Voilà pourquoi les villes qui n'en avaient pas profité méritaient d'autant plus de reproches (4). Mais ces reproches et d'autres faits prouvent clairement qu'à un moment donné le ministère de Jésus est entré dans une nouvelle phase, comme Loisy le reconnaît, avec exagération, il est vrai, en sorte que la situation aurait été comme perdue, aussitôt après avoir semblé gagnée (5).

Voici un autre fait qui doit être signalé ici. Au début de son ministère, Jésus avait encore des idées particularistes, il pensait que l'Evangile était seulement destiné aux brebis perdues

(1) Marc XI, 8-10, 18 ; XIV, 1 s.

(2) Marc II, 19 ; VI, 14-16 ; VIII, 27-29 ; Matth. XI, 2-5, 25-27 ; XIII, 16 s. ; Luc VII, 18-22 ; X, 21-24.

(3) I, p. 210 s., 252.

(4) Matth. XI, 20-23 ; Luc X, 13-15.

(5) I, p. 210 s.

de la maison d'Israël (1). Il n'a jamais songé à étendre au delà son champ d'activité (2). Et pourtant, après les tristes expériences faites avec les Juifs, il arriva à la conviction que ceux-ci seraient rejetés en grande partie et que les païens les remplaceraient dans le royaume de Dieu (3). Mais il n'a pas immédiatement tiré toutes les conséquences de cette certitude, ni abandonné aussitôt son peuple à son triste sort; il en a d'abord supporté la conduite revêche avec une certaine égalité d'humeur (4), et il a cherché à produire un revirement dans les multitudes, pour les sauver si possible de la perdition, en continuant patiemment son œuvre (5). Il était trop attaché à sa nation pour agir autrement. N'est-ce pas là une bien grande évolution qui s'est faite dans son esprit, pendant son ministère ? Elle est même telle qu'elle n'a pas pu se faire du jour au lendemain, mais elle aura demandé assez de temps et une progression graduelle. Il ne faut donc pas trop raccourcir la durée du ministère de Jésus, ni

(1) Matth. X, 5 s., 23 ; XV, 24. Voir Loisy, à ces textes, et I, p. 126, 230.

(2) Luc XIII, 6-9. Comp. XIII, 34 ; Matth. XXIII, 37.

(3) Matth. VIII, 11 s. ; XI, 21-23 ; XII, 39, 41 s. ; Luc X, 13-15 ; XI, 29-32 ; XIII, 6-9, 28 s.

(4) Matth. XI, 16-19 ; Luc VII, 31-34.

(5) Luc XIII, 6-9, 34 ; Matth. XXIII, 37.

soutenir qu'aucune évolution n'a pu s'y produire.

Pour procéder aussi méthodiquement que possible, nous n'aborderons la question de la messianité de Jésus que plus tard, quand elle apparaîtra réellement dans l'histoire évangélique. Jusque-là, il suffit et il est indiqué d'envisager son ministère tel qu'il se présente d'abord. Celui-ci semble avoir eu sa raison d'être en lui-même, indépendamment de toute autre considération. Il s'explique comme celui de Jean-Baptiste et des anciens prophètes, à l'école desquels Jésus était allé. Comme eux, il attendait le prochain avènement du royaume de Dieu, précédé du jugement, qui séparerait les bons des méchants, procurant le salut aux uns et vouant les autres à la perdition. Il croyait donc devoir adresser, et faire adresser par ses disciples, de pressants appels à son peuple, afin de l'avertir du danger que courraient tous ceux qui ne se convertiraient pas à temps. Jésus ayant reconnu que les conducteurs spirituels de son peuple n'étaient pas à la hauteur de leur tâche, mais qu'ils risquaient d'égarer ceux qu'ils devaient diriger dans la bonne voie, fut rempli d'une vive compassion pour ces derniers, qui lui apparaissaient comme des brebis sans berger (1).

(1) Marc VI, 34 ; Matth. IX, 36.

On comprend donc que, sous l'impression de la parole ardente du Baptiste, il ait senti le besoin de travailler, lui aussi, au salut de son peuple. Ce sentiment dut s'imposer doublement à lui, après que Jean, d'abord son maître, eut été jeté en prison, laissant ainsi une profonde lacune (1). La moisson à faire était alors bien grande, mais il y avait manque d'ouvriers (2).

Jésus exerça d'abord son ministère à Capernaüm et dans les environs immédiats, et Marc nous a conservé, des débuts de son activité, un récit circonstancié qui doit provenir, pour le fond, d'un témoin oculaire (3). Jésus apparaissait alors au public comme un vrai, mais simple prophète (4). Lui-même s'est rangé dans la catégorie des prophètes (5). D'un autre côté, il ne se singularisait pas comme Jean-Baptiste par un genre de vie ascétique, mais vivait comme le commun des hommes (6). Il acceptait l'hospitalité où et comme on la lui offrait (7). Son sens humain était très dévelop-

(1) Marc I, 14.

(2) Matth. IX, 37 s. ; Luc X, 2.

(3) I, 16-39.

(4) Marc VI, 14-16 ; VIII, 27 s.

(5) Marc VI, 4 ; Matth. XXIII, 34-37 ; Luc XI, 49-51 ; XIII, 32-34.

(6) Matth. XI, 18 s. ; Luc VII, 33 s.

(7) Marc II, 15 ss. ; Luc VII, 36 ss.

pé ; il s'intéressait aux petits enfants (1), comme aux lis des champs et aux oiseaux de l'air (2). Par là, il se distingue avantageusement de la plupart des anciens prophètes, qui ne s'occupaient guère que des grands événements de l'histoire et du sort de leur peuple ou du monde, tandis que Jésus prêtait son attention sympathique au sort de tout homme individuel, sans perdre de vue les grands intérêts de l'humanité et du monde en général (3). Il avait en outre une prédilection pour les humbles et les petits. Il se sentait plus particulièrement attiré vers les gens dédaignés par les pharisiens (4). Mais d'autres figuraient aussi dans son entourage (5).

Si Jésus s'est conduit en prophète, il a également suivi certains usages des docteurs juifs. Comme eux, il a enseigné dans les synagogues et expliqué l'Écriture. Il est allé de lieu en lieu

(1) Marc X, 13-16.

(2) Matth. VI, 26-30 ; Luc XII, 24-28.

(3) Comme nous allons souvent relever des traits du judaïsme et de l'ancien Israël, pour mieux faire ressortir les traits caractéristiques de Jésus et de son ministère, nous renvoyons pour ces sujets aux ouvrages suivants : Piepenbring, *Théologie de l'Ancien Testament* ; le même, *Histoire du peuple d'Israël* ; Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ* ; Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes* ; Bousset, *die Religion des Judentums*.

(4) Marc II, 15-17 ; Luc VII, 36-47 ; Jean VII, 53-VIII, 11.

(5) Marc X, 17 ss. ; Luc VIII, 3 ; XII, 13 s.

pour instruire le peuple. Il a groupé autour de lui des disciples et les a chargés de prêcher l'Évangile, après y avoir été initiés par lui, leur Maître. A l'instar des scribes, il a guéri des malades et s'est laissé entretenir par le public. Ses auditeurs constatèrent pourtant sans peine une grande différence entre l'enseignement de Jésus et celui des scribes. Il parlait avec beaucoup plus d'autorité qu'eux (1), et faisait plus d'impression. Leur enseignement était, en effet, compliqué, subtil, casuistique et scolastique; il était rivé à la lettre de la Loi et se perdait dans une foule de détails minutieux, sans grande valeur religieuse et morale. La prédication de Jésus était simple, populaire, spontanée, venant du cœur et allant droit au cœur; elle était inspirée par un grand souffle spirituel et visait aux questions capitales de la vie religieuse et morale. Il ne s'est pas non plus enfermé dans les murs des synagogues ou des écoles, mais il prêchait en plein air, tantôt au bord du lac de Tibériade, tantôt sur une colline verdoyante, où les différents objets ou phénomènes de la nature qui frappaient les regards devenaient, dans la bouche de Jésus, autant de symboles ou d'images des vérités éternelles qu'il exposait. Il ne faisait pas de la

(1) Marc 1, 22.

pé ; il s'intéressait aux petits enfants (1), comme aux lis des champs et aux oiseaux de l'air (2). Par là, il se distingue avantageusement de la plupart des anciens prophètes, qui ne s'occupaient guère que des grands événements de l'histoire et du sort de leur peuple ou du monde, tandis que Jésus prêtait son attention sympathique au sort de tout homme individuel, sans perdre de vue les grands intérêts de l'humanité et du monde en général (3). Il avait en outre une prédilection pour les humbles et les petits. Il se sentait plus particulièrement attiré vers les gens dédaignés par les pharisiens (4). Mais d'autres figuraient aussi dans son entourage (5).

Si Jésus s'est conduit en prophète, il a également suivi certains usages des docteurs juifs. Comme eux, il a enseigné dans les synagogues et expliqué l'Écriture. Il est allé de lieu en lieu

(1) Marc X, 13-16.

(2) Matth. VI, 26-30 ; Luc XII, 24-28.

(3) Comme nous allons souvent relever des traits du judaïsme et de l'ancien Israël, pour mieux faire ressortir les traits caractéristiques de Jésus et de son ministère, nous renvoyons pour ces sujets aux ouvrages suivants : Piepenbring, Théologie de l'Ancien Testament ; le même, Histoire du peuple d'Israël ; Stapfer, La Palestine au temps de Jésus-Christ ; Schürer, Geschichte des jüdischen Volkes ; Bousset, die Religion des Judentums.

(4) Marc II, 15-17 ; Luc VII, 36-47 ; Jean VII, 53-VIII, 11.

(5) Marc X, 17 ss. ; Luc VIII, 3 ; XII, 13 s.

pour instruire le peuple. Il a groupé autour de lui des disciples et les a chargés de prêcher l'Évangile, après y avoir été initiés par lui, leur Maître. A l'instar des scribes, il a guéri des malades et s'est laissé entretenir par le public. Ses auditeurs constatèrent pourtant sans peine une grande différence entre l'enseignement de Jésus et celui des scribes. Il parlait avec beaucoup plus d'autorité qu'eux (1), et faisait plus d'impression. Leur enseignement était, en effet, compliqué, subtil, casuistique et scolastique; il était rivé à la lettre de la Loi et se perdait dans une foule de détails minutieux, sans grande valeur religieuse et morale. La prédication de Jésus était simple, populaire, spontanée, venant du cœur et allant droit au cœur; elle était inspirée par un grand souffle spirituel et visait aux questions capitales de la vie religieuse et morale. Il ne s'est pas non plus enfermé dans les murs des synagogues ou des écoles, mais il prêchait en plein air, tantôt au bord du lac de Tibériade, tantôt sur une colline verdoyante, où les différents objets ou phénomènes de la nature qui frappaient les regards devenaient, dans la bouche de Jésus, autant de symboles ou d'images des vérités éternelles qu'il exposait. Il ne faisait pas de la

(1) Marc 1, 22.

froide et sèche exégèse, mais il parlait d'abondance. Il exposait les riches expériences de son âme foncièrement pieuse et les adaptait à son entourage, qu'il observait et jugeait avec une grande finesse d'esprit. Il accentuait surtout les devoirs immédiats que chacun avait à remplir envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même. Il relevait autant la miséricorde et le pardon de Dieu que la culpabilité de l'homme et le besoin de repentance, en sorte que ses paroles étaient un grand réconfort; elles étaient généralement très optimistes, supposant toujours, chez les plus grands pécheurs, la possibilité de se relever.

Jésus considérait comme sa tâche essentielle la prédication de l'Évangile, non la guérison des malades (1). Cependant, il ne refusa jamais son secours pour guérir, quand il pouvait aider, parce qu'il avait un cœur compatissant pour toutes les misères qui l'entouraient. Il guérissait surtout des maladies nerveuses, par son influence morale. La plupart de ces guérisons s'expliquent donc psychologiquement. Dans un milieu manquant de foi, les guérisons étaient difficiles ou impossibles (2). D'un autre côté, il y eut des rechutes, constatées par

(1) Marc 1, 35-38.

(2) Marc VI, 5 s.

lui-même (1). Comme il partageait l'opinion courante, que la plupart des maladies étaient causées par l'influence de mauvais esprits, il accordait une certaine importance aux guérisons, auxquelles ses disciples durent également se livrer (2). Il y voyait une victoire remportée sur Satan et le moyen de hâter la venue du royaume de Dieu (3). Aussi a-t-il sévèrement traité les villes qui en avaient été témoins, sans se repentir et sans se préparer à cet avènement (4). Il n'y a pourtant rien vu de tout à fait extraordinaire, admettant sans ambages que d'autres pouvaient en faire autant (5). Loin d'attribuer aux miracles en eux-mêmes une importance toute particulière, il refusa catégoriquement d'en accomplir toutes les fois que ses interlocuteurs en réclamaient pour savoir s'il était réellement chargé d'une mission divine (6).

Si Jésus a su attirer de grandes foules pendant tout son ministère, les chefs du peuple lui devinrent bientôt hostiles. En Galilée, c'étaient

(1) Matth. XII, 43-45 ; Luc XI, 24-26.

(2) Marc VI, 7, 12 s. ; Luc IX, 2 ; X, 9. Comp. Matth X, 8.

(3) Matth. XII, 28 ; Luc XI, 20. Comp. Matth. XI, 2-5
Luc VII, 18-20, 22.

(4) Matth. XI, 20-23 ; Luc X, 13-15.

(5) Matth. XII, 27 ; Luc XI, 19.

(6) Matth. XII, 38 s. ; Luc XI, 16, 29 ; Marc VIII, 11 s.

surtout les scribes et les pharisiens. Ceux-ci, habitués à diriger le peuple, ne pouvaient pas pardonner à un fils de charpentier ses succès, qui faisaient échapper les multitudes à leur influence. Il démasquait, d'ailleurs, sans ménagements la piété superficielle de la plupart de ces conducteurs aveugles, s'égarant eux-mêmes dans le dédale du formalisme et égarant ceux qui s'abandonnaient à leur direction. A Jérusalem, Jésus aura surtout pour adversaires l'aristocratie sacerdotale et les autres chefs du peuple, préoccupés avant tout de leurs propres intérêts et ne voulant pas se laisser déranger dans leur quiétude par le mouvement messianique, provoqué par Jean-Baptiste et Jésus.

Si maintenant nous considérons de plus près le contenu et le fond de l'Évangile, nous voyons que Jésus n'a pas seulement commencé par annoncer que le royaume de Dieu était proche (1), mais que cet avènement est resté son attente principale et le centre de sa prédication jusqu'à la fin (2). Quand il envoya ses disciples en mission, il leur enjoignait d'annoncer la même chose (3). Il n'avait pas besoin d'expliquer et il n'expliqua jamais ce qu'il fallait

(1) Matth. IV, 17 ; Marc I, 14 s.

(2) Marc XIV, 25 ; Luc XXII, 16.

(3) Matth. X, 7 ; Luc IX, 2 ; X, 9.

entendre par là, parce que tout Juif le savait dès son enfance. C'était la délivrance de tous les maux de ce monde et, en particulier, l'affranchissement de l'oppression étrangère qui pesait si lourdement sur Israël; c'était l'inauguration d'une ère toute nouvelle, où Dieu règnerait en souverain Maître du monde, après avoir anéanti toutes les puissances hostiles, ère de sainteté et de bonheur parfaits pour les hommes. Le fait, que Jésus suppose ses auditeurs au courant de ce qui concerne le royaume de Dieu dont il annonce la venue, prouve que l'attente traditionnelle de son peuple à ce sujet et ses propres vues concordent quant aux traits essentiels.

A ce moment, les Juifs se sentaient comme écrasés sous la domination romaine et celle de la dynastie hérodiennne. Et comme seul remède à cet état de choses, les conducteurs spirituels de la nation opprimée l'exhortaient à observer encore plus strictement toutes les prescriptions de la Loi et de la tradition rabbinique, afin de fléchir le courroux de Dieu, qui semblait s'exprimer par tous les malheurs publics et privés. Au joug politique vint donc se joindre un joug religieux. D'un autre côté, quelques exaltés et impatients, ne supportant pas davantage cette situation intolérable, poussaient à la ré-

volte et préparaient, sans le vouloir, la grande catastrophe de l'année 70, par leur zèle passionné, intempestif et peu clairvoyant.

C'est dans ces circonstances que Jésus vint annoncer l'Évangile, se distinguant du parti pharisaïque par un spiritualisme pur et élevé, et du parti des zéloteurs ou zélotes par une confiance toute sereine en la bonté paternelle et puissante de Dieu, disposée à intervenir pour mettre fin à toutes les misères et à toutes les iniquités. Bien qu'il eût d'abord été à l'école de Jean-Baptiste et des anciens prophètes, il se distingua de ces maîtres, en accentuant bien plus l'amour de Dieu que sa colère et son jugement. Le Baptiste avait d'ailleurs exercé son ministère du côté de la Judée, où il avait été le plus choqué de la piété stérile des prêtres et des docteurs orgueilleux de Jérusalem et des environs, de la légèreté et de la frivolité d'une population qui subissait, à un haut degré, la funeste influence des chefs dégénérés, songeant beaucoup plus à leur bien-être personnel qu'à celui de la nation. Il est donc naturel qu'il ait employé un ton sévère et parlé surtout de la hache qui est mise à la racine des arbres. Il est probable, comme le veut la tradition (1), que Jean avait grandi dans ce milieu et qu'il

(1) Luc I, 39 ss.

connaissait à fond tous les vices publics et privés de la Rome juive et des populations voisines.

Jésus n'oubliait pas non plus le jugement. Aux esprits récalcitrants et impénitents, il le rappellera même dans les termes les plus énergiques. Mais il ne commença pas par là, parce qu'il n'y avait pas lieu de le faire de prime abord, mais de relever plutôt les courages abattus, en leur inspirant de la confiance et de l'espérance. Rempli d'une vive compassion pour les souffrances extérieures et intérieures de son peuple, il fit d'abord de belles promesses, il prononça les béatitudes. Il fut d'autant plus porté à s'engager dans cette voie que la population galiléenne, au milieu de laquelle il avait été élevé et où il exerçait presque tout son ministère, avait conservé quelque chose des anciennes mœurs patriarcales, plus libres, plus simples, plus pures que celles de la population judéenne. L'esprit du prophétisme d'autrefois y avait aussi été moins étouffé qu'en Judée, où l'influence du culte et du clergé formaliste de Jérusalem, ainsi que de la politique démoralisante des chefs du peuple était plus grande. La prédication de Jésus différa donc de celle du Baptiste, non seulement à cause du caractère dissemblable des deux hommes, mais

aussi par suite de l'atmosphère spéciale dans laquelle ils vivaient l'un et l'autre. Au début, le message de Jésus retentit comme une bonne nouvelle, comme une parole d'encouragement, de relèvement et de salut.

Jésus annonçait que le royaume de Dieu allait venir incessamment, c'est-à-dire que Dieu lui-même l'établirait, et non les hommes. La notion moderne du royaume de Dieu, avec son caractère avant tout immanent, était absolument étrangère à la pensée de Jésus, comme de l'ancien monde juif en général. Sa notion du royaume, à l'instar de celle des apocalypses juives, avait un caractère essentiellement transcendant et eschatologique, impliquant la transformation complète et merveilleuse du monde actuel. D'après lui, le royaume sera amené par Dieu d'un seul coup, quand il renouvellera ce monde, anéantira Satan et tous les pouvoirs de la terre, ressuscitera les morts et procédera au jugement, pour séparer les méchants des justes, afin que ces derniers seuls subsistent dans le monde parfait qui devra succéder à notre monde imparfait, plein de péchés et de misères. Voilà pourquoi il faut simplement prier Dieu pour que son règne vienne, pour qu'il l'établisse, et se repentir pour être en

droit d'y entrer et d'y jouir de la vie éternelle et bienheureuse (1).

On s'est également trompé, en soutenant bien des fois, de nos jours, que Jésus a complètement spiritualisé les espérances de son peuple, qui avaient de tout temps un caractère terrestre très prononcé. Certes, Jésus les a spiritualisés dans une large mesure. Il a pensé qu'on ne se marierait plus dans la vie future, mais qu'on serait semblable aux anges (2). Il ne croyait pas, comme certains des anciens prophètes, que le royaume de Dieu se réaliserait sur notre terre actuelle, mais dans un monde transfiguré, où il y aurait un ciel nouveau et une terre nouvelle (3). Il supposait toutefois aussi que, dans ce nouveau monde, on mangerait et boirait encore; qu'on y serait attablé avec les patriarches et tous les saints ressuscités (4). Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, Jésus était un fils de son temps.

Mais s'il n'avait été que cela, comme on le prétend maintenant quelquefois, on ne s'ex-

(1) Comp. Piepenbring, *Principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus*, p. 12 ss.; *Revue de l'Hist. des religions*, XLIV, p. 73 ss.; Loisy, *ouv. cité*, I, p. 231 s.

(2) Marc XII, 25.

(3) Matth. V, 18; Luc XVI, 17; Marc XIII, 31.

(4) Matth. VIII, 11; Luc XIII, 28 s.; XXII, 16, 18, 30; Marc XIV, 25.

pliquerait pas la grande révolution religieuse dont il a été le promoteur. En réalité, tout en partageant la plupart des conceptions juives de son temps, il les a beaucoup dépassées. La grande différence entre l'Évangile et le judaïsme, c'est que celui-ci accentuait avant tout le côté terrestre, matériel et national des espérances messianiques, tandis que Jésus a fait juste le contraire. Il a relégué à l'arrière-plan tout le côté inférieur de ces espérances, pour mettre en avant les conditions morales que les hommes ont à remplir pour entrer dans le royaume de Dieu. Par là, l'Évangile a pris un caractère éminemment éthique, qui l'a rendu bien supérieur au judaïsme. Jésus pensait assurément que Jérusalem serait le centre du royaume de Dieu et qu'Israël en formerait le noyau (1). Mais il n'a jamais mis l'accent sur ce point. La domination d'Israël et la ruine de l'empire romain, comme des puissances terrestres en général, étaient certainement impliquées dans l'espérance de Jésus. Mais on n'en trouve à peu près aucune trace dans l'Évangile, tandis que la littérature juive en est pleine. Ce qui, par contre, prédomine partout dans celui-là, c'est que Dieu règnera dans ce monde nouveau. C'est pour cela qu'il est tout simple-

(1) Matth. XIX, 28 ; Luc XXII, 30.

ment appelé le règne de Dieu ou le royaume de Dieu. Ce n'est pas la souveraineté d'Israël qui intéressait Jésus, mais celle de Dieu. Et ce royaume ou ce règne lui apparaissait avant tout comme un régime où les cœurs purs veraient Dieu, où les esprits doux possèderaient la terre, où toutes les vertus seraient pratiquées. Il espérait que l'établissement du royaume de Dieu serait le triomphe de la justice, et non en premier lieu celui de son peuple. Il promet le royaume de Dieu aux justes et non aux Juifs. Il déclare formellement que ceux-ci en seront exclus, s'ils ne sont pas vraiment justes et fidèles. Aussi n'a-t-il jamais montré la moindre haine contre l'étranger, comme tant de Juifs. Quand il rencontrait des vertus chez les païens, il les appréciait sans difficulté. En face de l'infidélité de la plupart des Juifs, il a même fini par annoncer qu'ils seront rejetés et devancés dans le royaume de Dieu par les païens, comme nous l'avons vu.

L'évangélisation des païens, dans l'Eglise primitive, a donc été conforme aux principes de Jésus. L'universalisme chrétien a sa base dans l'importance majeure que Jésus a accordée aux conditions purement religieuses et morales pour entrer dans le royaume de Dieu et arriver au salut, ainsi qu'à sa notion sublime de Dieu,

qui en fait le Père de tous les hommes, étendant son amour et ses bienfaits à tous indistinctement, même aux méchants. Cet universalisme trouve également un point d'appui solide dans le précepte corrélatif, que nous devons aimer tous les hommes, même nos ennemis, et leur faire du bien (1).

C'est bien la notion supérieure de Dieu qui est le pivot de tout l'Évangile et la raison principale de sa valeur particulière. Une des grandes faiblesses du judaïsme était de désespérer complètement du présent et de n'attendre une amélioration réelle de la situation actuelle que de l'avenir. La foi juive n'était plus guère que de l'espérance. Dans le présent, on était très malheureux. On se sentait coupable et abandonné de Dieu, la culpabilité se mesurant, d'après l'opinion traditionnelle, à l'intensité du malheur. Le meilleur bien spirituel qu'on possédait était la Loi, sur laquelle se concentrait toute l'attention et tout l'intérêt des écoles rabbiniques. Mais elle contribuait plutôt à faire sentir les fautes commises qu'à relever les courages. L'action divine paraissait suspendue; on ne la voyait plus que dans le passé lointain des pères. Dans l'Ancien Testament, la notion de Dieu est, en outre, complè-

(1) Matth. V, 43-48 ; Luc VI, 32-36.

tement dominée par celle de la sainteté et de la puissance divines, qui ont, avant tout, inspiré aux fidèles la crainte de Dieu et engendré, après l'exil, une transcendance extraordinaire du Très-Haut, qui ne lui permettait pas d'être en relation directe avec les hommes. Dieu, considéré en lui-même, paraissait donc si élevé qu'on ne pouvait avoir de rapports immédiats avec lui ni jouir de sa communion. Il n'était censé communiquer avec ce monde profane que par les anges, ses serviteurs.

Pour Jésus, au contraire, Dieu est un vrai Père, plein d'amour et de condescendance ; il est une réalité vivante et présente ; tout homme a libre accès auprès de lui et peut se considérer comme son enfant. Dieu prend soin des lis des champs et des oiseaux de l'air et, à plus forte raison, des hommes, ses enfants. Ceux-ci n'ont donc pas lieu de s'inquiéter de leur sort, puisque leur Père céleste sait ce dont ils ont besoin et ne leur donne que de bonnes choses (1). Tout en attendant de l'avenir seulement la réalisation glorieuse du royaume de Dieu, Jésus ne se sentait donc nullement privé de la présence de Dieu, mais goûtait pleinement la douceur de sa communion et pensait que tout hom-

(1) Matth. VI, 25-33 ; VII, 7-11 ; Luc XII, 22-31 ; XI, 9-13.

me pouvait jouir de ce même privilège. Voilà pourquoi il possédait et inculquait à ses disciples une confiance pleine et entière en Dieu, qui met à l'abri de tous les soucis (1).

Dans le judaïsme, le culte du temple et les pratiques religieuses en général jouaient un grand rôle et paraissaient inséparables de la vraie piété. A côté des anges, les prêtres et le sanctuaire étaient également des intermédiaires presque indispensables entre Dieu et les fidèles. Au point de vue spiritualiste de Jésus, la vie religieuse ne dépend, au contraire, pas des cérémonies du culte. Pour prier, il se rendait simplement dans quelque solitude, où il se sentait tout aussi près de Dieu que dans n'importe quel édifice religieux. Il accordait plus de valeur à la miséricorde ou à la bonté qu'aux sacrifices (2), et aux devoirs moraux qu'aux ablutions lévitiques (3). La pensée de la ruine du temple ne l'effrayait point (4).

Ce spiritualisme remarquable est d'une importance capitale. Du moment que les biens véritables ont leur siège dans l'âme et sont indépendants du culte et de toutes les circons-

(1) Matth. VI, 25-33; X, 29 s. ; Luc XII, 6 s., 22-31.

(2) Matth. V, 23 s. ; IX, 13 ; XII, 7 ; Luc X, 30-35,

(3) Marc VII, 10 ss.

(4) Marc XIII, 1 s. ; XIV, 58.

tances extérieures, du moment qu'aucun intermédiaire ne se place entre nous et notre Dieu, entre nous et son amour, la communion avec Dieu et le bonheur intérieur qui en résulte ne peuvent dépendre ni d'un changement politique ni du bouleversement du monde entier. La piété chrétienne trouve là une orientation vraiment nouvelle. D'après cela, le salut peut être conçu tout autrement que dans le judaïsme : il devient intérieur et complètement indépendant de l'eschatologie juive; on peut en jouir dès maintenant et non seulement dans la vie future ou dans un monde nouveau.

Le culte des synagogues et le rabbinisme, qui faisaient, depuis assez longtemps, une grande concurrence au culte du temple et au prestige du sacerdoce, avaient préparé la voie à ce point de vue spirituel. Jésus fit toutefois un pas de plus, en affranchissant la piété non seulement du ritualisme, mais aussi du légalisme, tant cultivé dans les synagogues et les écoles rabbiniques. Ce légalisme était d'autant plus dangereux qu'il accordait la plus grande importance aux pratiques extérieures sanctionnées par la Loi, comme la circoncision, la dîme, le jeûne, l'observation stricte du sabbat, les ablutions lévitiques, la prière machinale et formaliste, les aumônes méritoires. Jésus n'a pas

combattu ces usages en eux-mêmes, mais en tant qu'ils entravaient la vraie piété et s'y substituaient (1). Il a contrecarré tout ce qui empêchait l'âme de s'élever jusqu'à Dieu et d'être en contact immédiat avec lui. Voilà pourquoi il a dirigé ses polémiques les plus vives contre le pharisaïsme, qui favorisait particulièrement ces grands travers de la piété juive (2).

Si Jésus a accentué l'amour paternel de Dieu, comme personne ne l'avait fait avant lui, il n'est pourtant pas tombé dans le défaut de certaines âmes sentimentales chez qui la bonté de Dieu absorbe toutes ses autres perfections, au point que la croyance à la justice divine s'évanouit. Il a pleinement maintenu les droits de cette justice, comme le prouvent surtout les nombreux textes où il annonce le jugement de Dieu. L'attente de ce jugement était déjà un point essentiel de la prédication des prophètes. Le jugement devait atteindre soit les mauvais éléments en Israël, soit les ennemis du dehors. Cette idée a été beaucoup développée au sein du judaïsme. Le principal ennemi fut, à la fin,

(1) Marc II, 18 s., 21 s., 23-III, 5 ; VII, 5, 9-13 a, 15 ; Luc XIII, 15 ; XVIII, 10-14. Comp. Matth. VI, 1-18.

(2) Matth. XXIII, 4, 6 s., 13, 23, 25, 27, 29-32, 34-36 ; Luc XI, 39, 42-44, 46-52.

le grand empire romain. Le frapper, c'était atteindre en bloc tous les peuples de la terre. Le jugement devait, en effet, s'exercer contre toutes les puissances de l'univers, en particulier aussi contre Satan, le prince de ce monde. Et pour que personne n'échappât à ces assises universelles, les morts devaient ressusciter, afin de comparaître devant le tribunal de Dieu et être jugés chacun selon ses œuvres. La conception juive du jugement a toujours eu un certain caractère national, en vertu duquel les ennemis d'Israël devaient être anéantis à cette occasion, afin que le peuple élu pût enfin être victorieux et heureux, en dominant sur le reste du monde. Les apocalypses juives se livraient aux combinaisons et aux calculs les plus fantaisistes, pour déterminer le moment précis du jugement et les différents actes de ce grand drame du monde.

Si Jésus a, en partie, conservé les vues juives sur le jugement, il s'est, sous ce rapport, également élevé à une conception supérieure. Il n'a d'abord fait aucun calcul apocalyptique sur la fin du monde. Il croyait celle-ci proche, mais pensait modestement que personne n'en connaissait le moment hormis Dieu (1). Il faisait surtout entendre qu'elle viendrait subite-

(1) Marc XIII, 32.

ment et d'une manière inattendue, comme le larron dans la nuit (1), ou comme l'éclair (2). C'est pour cela qu'il exhorte tant ses disciples à la vigilance (3). En somme, Jésus est très sobre et réservé à ce sujet, principalement dans la description du sort des élus et des damnés, après le jugement. Il ne dit guère que ce qu'il faut pour stimuler à la fidélité. Le grand progrès qu'il a réalisé à cet égard, c'est d'avoir ignoré les prétentions du nationalisme juif. Tandis que, dans l'eschatologie traditionnelle, l'anéantissement des ennemis politiques joue un très grand rôle, même chez les prophètes les plus spiritualistes, Jésus n'en parle jamais. Il rompt, en outre, avec l'esprit de parti qui dominait les Juifs à ce propos. En deçà de la ligne de démarcation qui les séparait des païens, ils se divisaient entre eux en sectes et en partis, qui s'excommuniaient réciproquement, chacun pensant être du côté des élus, des privilégiés de Dieu. Sous ce rapport, Jésus était, au contraire, très individualiste et ne regardait point à l'étiquette qu'on portait. Il plaçait l'âme individuelle en face de Dieu, au point de vue de la piété en général et du juge-

(1) Matth. ²⁶XXIV, 43 ss.; Luc XII, 39 ss.

(2) Luc XVII, 24.

(3) Matth. XXIV, 42-51 ; XXV, 1-13 ; Luc XII, 35-46 ; Marc XIII, 33-37.

ment en particulier, et il ne faisait dépendre le salut que de la valeur morale de chacun. A ses yeux, une âme vraiment fidèle vaut mieux que le monde entier (1).

C'est ici qu'éclate la supériorité incomparable de l'Évangile. Suivant Jésus, pour subsister au jour du jugement ou pour être sauvé, il faut s'appliquer à une vie conforme à la volonté de Dieu (2); il faut être fidèle dans l'accomplissement du devoir, dans l'emploi des dons de Dieu (3); il faut être doux, miséricordieux, pur, pacifique (4); il faut pardonner aux autres (5); il faut, en un mot, pratiquer une justice supérieure à celle des scribes et des pharisiens (6). Et quand on a mal fait, il faut se repentir de ses fautes, en demander pardon à Dieu et s'en corriger (7). Il faut même se faire violence pour extirper le mal de son cœur (8). On doit avoir les dispositions d'un

(1) Marc VIII, 36.

(2) Matth. VII, 21, 23-27 ; XXI, 28-31 ; Luc VI, 46-49 ; XIII, 26 s. ; Marc III, 35 ; X, 17-19.

(3) Matth. XXIV, 41-51 ; XXV, 14-29 ; Luc XII, 42-46 ; XIX, 12 s., 15b-26.

(4) Matth. V, 5, 7-9, 25 s. ; Luc XII, 58 s.

(5) Matth. VI, 12 ; XVIII, 23-35 ; Luc XI, 4 ; Marc XI, 25.

(6) Matth. V, 20.

(7) Matth. VI, 12 ; XI, 21-23 ; XVIII, 23 ss. ; Luc X, 13-15 ; XI, 4 ; XIII, 1-9 ; XV, 11-24 ; XVIII, 9-14.

(8) Matth. V, 29 s. ; XVIII, 8 s. ; Marc IX, 43, 45, 47.

petit enfant (1), s'abaisser humblement et non s'élever avec orgueil (2). La règle suprême d'une conduite fidèle, de la vraie piété et de la vertu, consiste à aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même (3), à faire aux autres ce qu'on désire qu'ils vous fassent (4), à être miséricordieux et parfait comme Dieu (5).

Avec tout le judaïsme, Jésus trouvait l'expression de la volonté de Dieu dans la Loi. Jamais il n'a prêché l'abolition de celle-ci, comme le fera saint Paul. Malgré cela, quelle différence, encore à ce sujet, entre Jésus et les docteurs juifs ! Le rabbi de Nazareth accordait l'importance majeure ou même unique aux préceptes moraux, tandis que ses contradicteurs insistaient sur la stricte observation de toute la Loi. Et comme les prescriptions rituelles y prédominent tellement que les préceptes moraux y sont en quelque sorte noyés, la conduite morale apparaissait à la masse superficielle comme secondaire, en comparaison de la correction rituelle. Comme toutes les prescriptions de la Loi sont en outre placées sur

(1) Marc X, 15 ; IX, 36 ; Matth. XVIII, 1-4.

(2) Matth. XXIII, 12 ; Luc XIV, 11.

(3) Marc XII, 28-31.

(4) Matth. VII, 12 ; Luc VI, 31.

(5) Luc VI, 36 ; Matth. V, 48.

la même ligne et semblent avoir la même importance, le simple fidèle se perdait dans la foule des détails, d'autant plus que la tradition rabbinique, par ses commentaires incessants, avait multiplié les ordonnances légales, déjà fort nombreuses, par une foule de règles d'application. La vie religieuse se perdait ainsi dans un véritable dédale. Jésus, au contraire, visait à l'*unité* de la vie religieuse et morale. Il cherchait à concentrer celle-ci, en ramenant toute la Loi et les Prophètes à ce principe : qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même (1). Si l'amour de Dieu et du prochain a été recommandé avant lui, et l'est aussi dans la Loi (2), ces préceptes sont ici juxtaposés à beaucoup d'autres et ont apparemment la même valeur qu'eux. Jésus, au contraire, en fait l'*essence* de la vie religieuse et morale. Dans l'ancienne alliance, le prochain n'était, en outre, que le Juif, alors que Jésus, ayant proclamé que Dieu est le Père de tous les hommes, en a tiré cette conclusion importante et fort juste que tout homme est notre prochain, abstraction faite de sa religion et de sa nationalité (3).

(1) Matth. XXII, 34-40 ; Marc XII, 28-31 ; Luc X, 25-28. Comp Matth. VII, 12.

(2) Lév. XIX, 18 ; Deut. VI, 5.

(3) Luc X, 29 ss.

Une loi ne peut jamais régler que les actes extérieurs. Il en était de même de la Loi juive. Aussi, se confondait-elle avec le droit. Le droit, la morale et la religion étaient inséparables dans le judaïsme. Les scribes étaient à la fois des docteurs en droit et des docteurs en théologie, sans qu'on eût l'idée de faire une distinction à ce propos. Jésus fit toutefois cette distinction, non formellement, mais de fait, en accentuant l'importance des dispositions intérieures. Il déclare qu'il faut ressembler à un bon arbre pour porter de bons fruits (1); que les mauvaises dispositions de l'âme sont la source du péché (2); mais aussi que les cœurs purs sont bienheureux, parce qu'ils verront Dieu (3). La casuistique juive, si compliquée et tellement terre à terre, est ainsi remplacée par des principes bien simples, mais supérieurs, pouvant servir de règles sûres dans toute la vie. Et de cette façon, l'homme est en même temps soustrait à l'esclavage de la lettre sacrée, pour jouir de la glorieuse liberté des enfants de Dieu et avoir la latitude d'agir en toute circonstance sous la simple inspiration d'un véritable et profond amour de Dieu.

(1) Luc VI, 43-45 ; Matth. VII, 16-18 ; XII, 33-35.

(2) Luc VI, 45 ; Matth. XII, 35 ; Marc VII, 21 ss.

(3) Matth. V, 8.

La piété et la morale juives n'avaient pas seulement un caractère juridique et casuistique prononcé, mais, à l'instar de la morale des anciens en général, elle était aussi trop négative, consistant surtout à défendre le mal, au lieu de recommander avant tout et d'exiger la pratique du bien. Jésus, au contraire, s'est appliqué à donner des préceptes positifs. Comme nous l'avons vu, il a réduit toute la Loi et les Prophètes, c'est-à-dire toute la religion et toute la morale, indissolublement unies, à aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même. De même, l'autre précepte moral très général, émis longtemps avant lui dans le sens négatif et défendant de faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'ils vous fassent, il l'a changé en recommandation positive, celle de faire aux autres tout ce qu'on désire qu'ils vous fassent (1). Cette même tendance traverse tout l'Évangile, qui demande au fond, sous les formes les plus diverses, que nous consacrons notre vie entière, avec tous les talents que Dieu nous a confiés, à son service et au service des hommes, nos frères.

Jésus a poussé la tendance éthique de son Évangile jusqu'à l'extrême limite, jusqu'à l'hé-

(1) Matth. VII, 12 ; Luc VI, 31.

roïsme et l'abnégation totale. Il recommande qu'on cède même devant l'injustice (1), qu'on pardonne sans limite ni restriction (2), qu'on aime jusqu'aux ennemis (3). Cet élan héroïque fut donné à la prédication de Jésus par son caractère eschatologique, par l'attente de la fin prochaine du monde. Toute sa prédication est dominée par cette déclaration, qui en forme à la fois le début et le meilleur résumé : « Repentez-vous ou convertissez-vous, car le royaume de Dieu est proche (4). » C'était exiger une transformation complète du cœur et de la vie, comme condition capitale du salut ou de l'entrée dans le royaume de Dieu.

Le caractère éminemment eschatologique de l'Évangile en explique d'autres traits. C'est ainsi que Jésus recommande de ne pas attacher son cœur aux biens, aux joies et aux affaires de ce monde, mais d'y renoncer, pour avoir soin des pauvres et amasser un trésor dans le ciel (5); de le suivre lui-même sur le chemin de la douleur et du sa-

(1) Matth. V, 39 s., 42 ; Luc VI, 29 s.

(2) Luc XVII, 3 s. ; Matth. XVIII, 21 ss.

(3) Matth. V, 44 ; Luc VI, 27 s., 35.

(4) Matth. IV, 17.

(5) Matth. VI, 19-21, 24 ; VIII, 19-22 ; X, 37 s. ; XIII, 44-46 ; XIX, 29 ; XXII, 2-10 ; XXIV, 37-39 ; Luc IX, 57-62 ; XII, 16-20, 33 s. ; XIV, 16-21, 24, 26 s. ; XVI, 13 ; XVII, 26-30 ; XVIII, 29 s. ; Marc VIII, 36 s. ; X, 21-23, 28-30.

crifice, de renoncer entièrement à soi-même et de donner à la rigueur sa vie pour la cause de Dieu (1); d'entrer par la porte étroite et de suivre le chemin difficile, qui mènent à la vie, au lieu d'entrer par la porte large et de suivre le chemin commode, qui mène à la mort (2). Il convient de mentionner ici également les béatitudes qui déclarent surtout heureux les affligés, les affamés, les outragés et les persécutés, parce que le royaume de Dieu leur est assuré (3).

On voit par là que Jésus s'est conduit en héros et qu'il a demandé l'héroïsme aux autres, parce qu'il croyait se trouver à un moment exceptionnel, au grand tournant de l'histoire du monde. C'est pour cela qu'il a grandement fait abstraction de la société humaine existante, qui, sous peu, devait disparaître dans le cataclysme universel. Le mariage et la famille, l'Etat et la patrie, et d'autres institutions humaines ne pouvaient pas entrer en ligne de compte, dans l'enseignement de Jésus, puisque tout cela était censé prendre fin dans un laps de temps très rapproché. Jésus n'a pas eu l'idée de donner des règles à ce sujet, aussi peu

(1) Matth. X, 38 s. ; Luc XIV, 27 ; XVII, 33 ; Marc VIII, 34 s.

(2) Matth. VII, 13 s. ; Luc XIII, 24.

(3) Luc VI, 20-23; Matth. V, 3 s., 6, 11 s.